

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

DEUXIEME PARTIE — L'INCENDIAIRE

I — LA PAMPA

— Tout à coup, ils culbutèrent ensemble. Le cheval venait de buter contre le cadavre d'un bœuf écorché et abandonné là.

Ils roulèrent tous deux au milieu d'un nuage de mouches vertes, qui se repaissaient de la chair infecte, pourrie et racornie à la fois, du bœuf mort, et que cette chute dérangeait dans leur festin.

L'homme ni le cheval ne se relevèrent.

Pendant quelques minutes, ils restèrent étendus l'un près de l'autre; le cavalier ayant, du reste, la jambe gauche engagée sous le corps de sa monture, et paraissant évanoui.

Pendant ce temps, l'aspect de la « pampa » avait complètement changé. Emporté par sa course folle et dominé évidemment par sa préoccupation exclusive, le gauchiste, bien qu'il se retournât fréquemment et interrogât derrière lui l'horizon en feu, n'avait point paru remarquer l'état du ciel.

Ses regards ne s'élevaient point au-dessus de la plaine, au ras du sol. Sans cela, le changement accompli dans les régions supérieures l'eût frappé et engagé à précipiter encore l'élan de sa monture, si cela avait été possible.

En effet, peu à peu, dans la direction du soleil couchant, il s'était formé un immense rideau de couleur cuivrée, à reflets sinistres, qui, montant avec rapidité, envahissant les couches de

l'atmosphère, avait fini par voiler le soleil lui-même et en éteindre tout l'éclat.

A présent, la pampa entière — ciel et terre — se confondait dans une seule teinte livide, d'aspect effrayant.

On eût dit que le ciel se solidifiait, que le désert, se soulevant, avait supprimé l'atmosphère, qu'on se mouvait entre deux murailles parallèles de sable, l'une sous les pieds, l'autre sur la tête.

Et c'était vrai! c'était bien d'un phénomène analogue qu'il s'agissait.

Le « pampero » accourait, échoué, furieux, terrible, étouffant, meurtrier. Le pampero, c'est à dire le vent de la pampa, la tempête de poussière, la pluie de sable, ce souffle effrayant qui, pendant des semaines, parfois, interdit l'entrée du fleuve de la Plata aux vaisseaux les plus gros, venus de la pleine mer; qui les chasse et les balaye comme des copeaux, ou, s'ils sont déjà à l'ancre, au milieu du fleuve, brise leurs amarres, les soulève et les jette, projectiles inattendus, jusqu'à travers les rues de Bueno-Ayres, à plusieurs centaines de mètres, loin de l'élément liquide.

Rien ne peut rendre, pour qui ne l'a pas vue, l'horreur de cette at-

mosphère solidifiée, qui remplace la transparence admirable du ciel de la Plata; — atmosphère d'un jaune cuivré, nous le répétons, avec de larges taches brunes ou noires, suivant l'épaisseur plus ou moins grande des masses de terre soulevée et qui retombe, drue, serrée, en une pluie de feu et de tétrabris.

C'est que ce vent, venu des confins du désert, et que rien



Le feu, dont la lueur frappait leur visage, permettait d'étudier leurs physionomies

n'arrête en son passage, ontafac avec lui les couches supérieures de cette terre calcinée et pelée, et, quand il arriva sur la ville, ce n'est plus du vent, ce sont des millions de mètres cubes de sable, qui comblent Buenos-Ayres et tous les villages des environs.

Quand il a fui, il faut des jours et des jours, parfois des semaines ou des mois, pour effacer entièrement les traces de son passage.

Si la peine s'en mêle, alors c'est une ruine. Mété. à la terre qui flotte dans l'atmosphère, elle retombe à l'état de boue épaisse et gluante : on se dirait revenu aux jours des grands cataclysmes géologiques qui signalaient les périodes antérieures de la création et les temps préhistoriques.

Pour cette fois, c'était la pluie sèche.

II

L'OURAGAN DE SABLE

La tempête avait rejoint le cavalier ; elle éclata sur lui, au moment, pour ainsi dire, où il tombait sans connaissance.

Ce devait être pour lui la mort certaine.

Ce fut le salut !

Il était étendu sur le dos.

La brûlure de ce sable fin qui lui fouettait le visage l'arracha par la douleur à son anéantissement.

Il revint à lui, entr'ouvrit les yeux, comprit le danger.

Cela lui rendit un dernier éclair de volonté et une dernière tension des nerfs.

Effaré, craignant de rester enseveli sous cette avalanche, il essaya de se dresser, et s'aperçut alors que sa jambe était prise, paralysée par le poids du corps de son cheval.

En quelques violents efforts, il parvint à se dégager.

Le membre n'était point brisé mais seulement endolori, et l'homme arriva à se remettre sur pied.

On ne voyait plus rien à quelques centimètres devant soi.

Une pénombre épaisse, mais chaude comme une fournaise et compacte, l'entourait de toutes parts.

Le vent, dont la violence le courbait par instants, qui avait enlevé son chapeau, déchiré par lambeaux son poncho, déchiqueté toutes les portions flottantes de son costume, lui plaquait dans les yeux, des poignées de sable aigu et surchauffé. C'était une torture intolérable.

Un étranger, un voyageur ordinaire, eût perdu la tête ; mais le gaucho connaissait le désert et ses convulsions homicides, et il ne s'abandonna pas, quelles que fussent sa fatigue et ses souffrances.

Se penchant en avant, il tâta le corps de son cheval, avec l'espoir qu'il pourrait se relever aussi et lui servir. Le cheval était mort, foudroyé par l'apoplexie.

Que devenir maintenant, à pied dans cette tourmente, au milieu du campo, où l'on ne peut se guider que par la marche du soleil, la position des étoiles, ou la boussole, de même que sur l'océan ?

Or, le soleil avait disparu, les étoiles ne se montraient pas, et le cavalier n'avait pas de boussole.

Que la tempête durât seulement la longueur d'une journée et c'était la mort !

La soif dévorait le malheureux.

Sa langue gonflée s'étouffait entre ses lèvres tuméfiées, saignantes et cautérisées à la fois par la morsure de l'atmosphère

de terre calcinée où, il était plongé comme un homme qui se noie au fond d'un fleuve.

Tout à coup une idée traversa son cerveau enfiévré.

D'un geste rapide, il saisit le large couteau à dépecer qu'il tout gauchero porte à sa ceinture, le sortit de sa gaine de cuir, et se couchant sur le corps de sa monture, il chercha l'artère du cou, la trancha, et collant sa bouche sur la plaie, suga, à longs traits, le sang encore liquide et chaud de l'animal.

Cela le désaltéra et le réconforta. Il sentit son intelligence revenir plus claire, à mesure que ses forces renaissaient, et comprit avec joie que si l'ouragan ne durait pas il pourrait lui résister et reprendre sa marche, jusqu'à ce qu'il rencontrât quelque cheval à demi-sauvage, qu'il arrêterait avec son lasso et sur lequel il recommencerait à courir à travers la pampa.

Il se hâta en conséquence, à tâtons pour ainsi dire, d'enlever le mors, la selle, les étriers de sa monture, et les plaça sur ses épaules, tournant le dos au vent, et la tête protégée en partie par l'épaisseur et la hauteur de la selle qui surplombait et lui formait abri.

Ce lui fut un grand soulagement.

Tout cela avait pris plus d'une longue demi-heure, et, quand il eut terminé, il constata, avec un élan de joie, que le pampero diminuait.

Ces ouragans quelquefois sont fort courts.

Ils passent comme des trombes, finissant brusquement, ainsi qu'ils ont commencé.

C'était le cas. Le vent devenait plus faible ; la poussière moins intense. Un peu de lumière filtrait, pâle et confuse, à travers les couches éolaires du sable voyageur. Le ciel restait jaune et cuivré, sans transparence, sans profondeur ; mais une zone relativement plus pure, presque respirable, s'étendait maintenant entre le terrain et les profondeurs de l'air.

Le cavalier démonté eut un geste d'espoir et de résolution.

Sans chercher à s'orienter, ce qui eût été inutile, car la pampa n'a point de routes tracées, ni de point de repère qui puisse guider en l'absence des indications fournies par la marche du soleil et des étoiles, il s'avança au hasard, droit devant lui.

Il avait eu la précaution de dénouer le long "lasso" qui entourait sa taille par dessus la ceinture, le tenant prêt à servir, c'est à dire à être lancé contre le premier cheval qu'il apercevrait.

C'est ainsi que le gaucho, et généralement les « fils du pays » (hijos del país) parcourent le campo, abandonnant leur cheval fatigué, quand ils se sont emparés d'un nouveau cheval, parmi les millions de ceux qui errent à travers la pampa.

Mais l'ouragan les avait chassés. Tous avaient fui devant le pampero.

La nuit, la nuit véritable, approchait. La fatigue brisait de plus en plus le pauvre piéton.

Il s'avangait, courbé par elle et par le poids de la selle, jetée sur ses épaules.

La force momentanée rendue par le sang de sa monture, bu avec volupté, disparaissait rapidement, et la soif revenait.

Cependant le ciel s'éclaircissait de plus en plus, l'azur reparaisait. Bientôt la lune se montra sur l'horizon, éclairant de ses rayons d'argent cet être infime, perdu dans l'immensité et luttant seul, avec une énergie désespérée, pour conquérir son salut.

Deux heures s'écoulaient ainsi.

Le temps était redevenu magnifique.

C'était une de ces belles nuits de la Plata, dont l'éclat dépasse l'éclat sublime des nuits du ciel italien.

Inclinée sur l'horizon d'une transparence icouïe, la Croix du Sud brillait comme une parure de diamant.

Enfin le malheureux s'arrêta brusquement.

Il venait d'entendre un bruit de bêlements de moutons, dans le lointain, sur sa droite.

Il se retourna, le cœur palpitant, et aperçut, à distance, une légèreté de leur rouge, et un mince filot de fumée qui montait droit sur l'horizon.

Là, il devait y avoir un corral, par conséquent des gauchos. Il y trouverait l'hospitalité, à boire, à manger, une couverture pour étendre ses membres endoloris, se reposer, se reprendre à la vie.

Il était sauvé !

III

LE CORRAL

En effet, environ à mille ou douze cents mètres, sur la droite, s'élevait un "corral."

Le corral est tout simplement une enceinte formée par des pieux de bois fichés en terre et couvrant un espace plus ou moins considérable dans lequel on introduit et retient prisonniers en plein air, un certain nombre de bœufs, de chevaux ou de moutons.

Ces pieux, reliés entre eux par des fils de fer, peuvent s'enlever et se déplacer avec une grande facilité.

Cela suffit à garder les animaux qu'on destine à la boucherie ou au marquage, s'il s'agit de bestiaux, ou qu'on veut dompter et domestiquer en partie, s'il s'agit de chevaux.

Le corral vers lequel se dirigeait le gaucho démonté appartenait à la première catégorie, c'est-à-dire que les moutons renfermés dans son enceinte avaient leurs jours comptés, soit qu'ils fussent dirigés vers quelque "saladero" * principal, soit qu'ils fussent abattus et dépouillés sur place.

À l'une des extrémités de l'enceinte, et près de la barrière mobile qui lui servait d'entrée, était allumé le feu dont la lueur et la fumée avaient frappé les regards du voyageur échappé aux étrointes du "pampéro."

Autour de ce feu, deux hommes, assis ou plutôt couchés sur leur couverture de laine, causaient, tout en surveillant les préparatifs de leur repas du soir.

Ces deux hommes, d'âges un peu différents, — l'un ayant au moins cinquante et quelques années, l'autre ne paraissant guère plus de la quarantaine, — portaient le costume des gauchos que nous avons déjà décrit.

Le feu, dont la lueur frappait leurs visages, permettait d'étudier leurs physionomies : la différence en était infiniment plus marquée que celle de leurs âges.

Le premier, l'aîné, fortement basané, comme son compagnon, d'ailleurs, avait dans l'expression quelque chose de féroce, de rusé et de cynique, en même temps.

On ne pouvait dire qu'il fût laid, néanmoins, malgré la fatigue de ses traits, labourés bien plus par les luttes et les passions les plus violentes que par le nombre des années.

À le regarder avec soin, on était même surpris de découvrir,

* On appelle "saladeros" d'immenses abattoirs où l'on égorge les animaux par centaines de mille, afin d'en expédier les peaux, les cornes et le suif, sur les marchés d'Europe. Quant à la viande, elle est généralement jetée ou séchée au soleil pour la nourriture des esclaves du Brésil. C'est là la seule industrie de la Plata.

à travers la couche que le vice et la misère avaient jetée sur les lignes du visage, un air de distinction à demi-effacée, comme on retrouve l'ancienne effigie d'une médaille usée par le temps et rongée par le vert-de-gris.

Assez grand, maigre, déjà grisonnant, il paraissait doué d'une vigueur et d'une souplesse qui eussent excité l'admiration, sans la présence de son compagnon, qui poussait ces qualités physiques à un degré bien supérieur.

En un mot, c'était un de ces hommes qu'on n'aime pas à rencontrer, le soir, quand on est seul et qu'on a quelque chose à garder.

Son oeil, surtout, sombre, mobile, toujours en quête, au regard à la fois impudent et fuyant, causait une véritable inquiétude, et l'ensemble du personnage inspirait une irrésistible répulsion.

L'autre, également sec, mais plus petit, aux yeux clairs, ne portant pas, contrairement à l'habitude, toute sa barbe, mais une simple moustache fine et soyeuse, frappait par sa beauté, bien que le soleil, le sable de la « pampa » et les dures fatigues de son métier de gardien de bestiaux indomptés au milieu du désert, eussent aussi fortement marqué leur empreinte sur son visage énergique et d'expression, par moment, quoique peu menaçante.

Ce devait être un homme violent ; mais, au repos, son visage s'imprégnait parfois d'une expression de mélancolie profonde, et, pour ainsi dire, de douceur, qui étonnait et détonnait sous ce costume et dans ce milieu sauvage.

Autour d'eux des peaux de moutons fraîchement écorchées s'empilaient régulièrement, les unes roulées et ficelées, les autres prêtes à l'être.

Des bouses de vache et des têtes de moutons encore couvertes de leur laine alimentaient le foyer ; car, dans la « pampa », le bois n'existe point, et, même à Buenos-Ayres, ville de deux cent cinquante à trois cent mille habitants, on ne connaît pas d'autre moyen de chauffage, dans les « saladeros » et les usines où l'on extrait le suif des parties grasses de l'animal.

Devant ce feu, auquel manquait la flamme claire et le pétilllement du sarment sec, était plantée une longue broche de fer, debout, la pointe en bas, et piquée dans la terre.

À cette broche était passé le corps entier d'un mouton ouvert, et qui cuisait lentement, sans adjonction de sel, ni d'aucun autre condiment.

Il n'y a point de sel dans le « campo », et celui que l'on consomme, à Buenos-Ayres même, venant d'Angleterre, dans de petits flacons de verre, coûte un prix tellement excessif que les classes pauvres s'en privent le plus souvent, et que le « gaucho » de la « pampa » ne songe guère à y goûter.

Un peu en arrière du feu se dressait une immense voiture, fermée, longue, portée sur quatre roues énormes, fort semblable de forme et d'aspect à ces voitures avec lesquelles les saltimbanques de nos pays parcourent les foires et qui leur servent à la fois d'habitation, de théâtre et de moyen de locomotion.

Seulement, elle était beaucoup plus haute, beaucoup plus longue, de proportions infiniment plus considérable, sans apparence d'ouverture, qu'à l'avant et à l'arrière, et badigeonnée du haut en bas d'un rouge couleur sang de bœuf.

Ce sont les vaisseaux du désert.

C'est là-dedans que s'empilent les peaux des animaux, leurs cornes, leurs sabots. Ces voitures traversent la « pampa », pendant des centaines de lieues, y mettant plusieurs mois, quelquefois une année.

Ceux qui les conduisent, la nuit, détendent les chevaux, et, roulés dans leur couverture, la tête appuyée sur une selle, s'étendent entre les roues élevées, ayant pour ciel de lit le plancher inférieur du lourd véhicule.

Les deux hommes causaient, avons nous dit, en attendant que le repas du soir fût cuit à point, au triste feu ompesté que nous avons décrit, et voici ce qu'il disaient, une heure à peu près avant que le « gaúcho » perdu découvrit leur campement.

—Je te le répète, s'écria le plus jeune, un excellent français, que je ne suis pas pour cette vie, qu'elle me pèse, me lasse, m'écoeure, me cause de l'horreur !

—Peste ! répliqua l'aîné, je te trouve difficile, mon bon. Quand on s'appelle « Cuchillo » et Louis Clermont, on n'a pas le choix des existences. Est ce que tu regrette le bague ? Alors, faut y retourner, bibe de mon cœur. On t'y recevra à bras ouvert... et, en avant la manille ! **

Louis Clermont, car c'était bien lui, ricana lentement en se frottant d'un air ironique le bas de la jambe gaúcho.

Son interlocuteur qui répondait, paraît-il, au nom de Cuchillo, eut un geste de colère.

—Eh ! qui te parle de cela ? grommela-t-il. N'y a-t-il donc rien contre le bague et ce métier de sauvage dans le désert ? La pampa aussi est une prison, avec l'espace en plus.

—Et la bastonade en moins, bien que le pampero, tout à l'heure, me l'ai agréablement rappelée, en me fouaillant la peau de ses millions de piqûres brûlantes.

—N'en sommes-nous pas moins condamnés à vivre comme les animaux que nous gardons, loin des villes, en dehors de la société, privés de tout, surmenés, éreintés, abrutis.

—Il est de fait, interrompit Louis Clermont, avec son éternel ticinement, que j'aimerais mieux un riche hôtel, boulevard des Italiens, et qu'il ne me déplairait pas de me fournir chez Potel et Chébot, au lieu d'ingurgiter à perpétuité des tranches de mouton à demi crues, arrosées d'eau saumâtre, ou de « cana. » *

—Il ne me déplairait pas, non plus, d'aller, avant le dîner, faire un tour, au bois, dans une bonne calèche, « à huit ressorts, » comme dit la chanson ; puis de terminer ma soirée dans les coulisses de l'Opéra ou des Folies Dramatiques.

—Seulement, continua-t-il, en affectant un ton traînard de voyou de barrière, quand on a « évu » des malheurs, faut s'imposer momentanément quelques privations.

—Momentanément ! répliqua Cuchillo avec amertume. Voilà trois ans que cela dure, et je ne vois pas comment cela pourrait finir.

—Il suffit d'une bonne occasion.

—Une bonne occasion ! Où ? Ici ?

—Cela paraît improbable... mais les « z'hassards » sont si grands ! ajouta-t-il de son ton gouaillier.

Cuchillo haussa les épaules sans répondre.

—Voyons, reprit Clermont, comprends donc la situation. Nous filons du bague... très bien ! O'était déjà difficile, et, sans

** Nous évitons le plus possible de nous servir des termes d'argot dont les deux compagnons émaillaient naturellement leurs discours. Il est à croire que nos lecteurs n'y comprendraient que fort peu de chose ; il faudrait mettre la traduction en regard, et nous avons cru devoir leur éviter, le plus souvent, ainsi qu'à nous, une fatigue et une complication absolument inutiles.

* Prononcez : Ca-gua. On appelle ainsi une eau-de-vie extraite de la canna à sucre, assez faible et dont le goût n'est pas désagréable. *

moi, sans l'heureuse chance qui t'a fait mon compagnon de charité, tu y finirais encore tes vingt ans.

« Mais ce n'était rien. Lever le pied... tout le monde peut y arriver. Ne pas se faire repincer... voilà le problème.

« Je connaissais la Plata, pour y être venu déjà, pendant ma jeunesse « oragosa », comme disent les poètes et ses gens chio... C'est un pays béni pour... les presbûtes et les inconnus...

« Cette République Argentine devrait s'appeler la République d'Or... Elle n'a pas de traité d'extradition avec les autres pays... D'ailleurs, dans la pampa tout le monde est gaúcho, et les gendarmes ne vous demandent point de papiers.

—Seulement, quand on y est on y reste ! répliqua violemment Cuchillo.

—Quelque temps, oui, sans doute, dit Louis Clermont à Cuchillo. Le temps nécessaire pour que la police vous croie disparu à jamais, mangé par les caïmans, et se relâche de la surveillance. Eh bien, à présent... c'est fait. On a perdu la trace du N° 609 et du N° 1127... On ne pense plus à eux, on a renoncé à les retrouver...

« Nous pourrions, maintenant, retourner en Europe, presque sans danger, en usant de petites précautions, néanmoins, telles que de changer de nom, de teindre notre poil et de nous fabriquer de faux papiers « parfaitement en règle »... Un enfantillage, quoi !...

—Eh bien, qui nous arrête ?

—Ceci, fiston : nous n'avons pas le sou, et je ne veux rentrer dans la vie civilisée qu'avec du pain sur la planche. Sans ça, bonsoir les amis... On retombe dans les mêmes bâtisses... on est repriis... Pas de ça Lisette !... J'en ai assez des gourganes !...

—Et moi donc !

—Nous voilà d'accord ! Puis, je me fais vieux... Je voudrais vivre tranquille, heureux, d'une vie douce et confortable... prendre mes invalides... quoi !...

Cuchillo le regarda avec étonnement.

—Et tu espères cela ! lui dit-il ironiquement.

—Un peu, mon neveu. Avec de la fortune, rien de plus aisé....

—Parbleu ! comme c'est malin ! Il est bien évident que si nous avions 50,000 livres de rente, nous ne serions pas ici, après avoir été ailleurs... ou que si nous les avions à présent...

—Je les eues ! s'écria Louis Clermont en se redressant.

—Possible ! mais tu les as perdues, en tout cas.

—Oui, reprit le vieux forgeron d'un air sombre, et c'est pour cela que j'aurais plus le droit de geindre que toi, mauvais bâtard, sans feu ni lieu, qui n'a jamais connu les jouissances de la vie menée à grandes guides, et qui te plains comme un fils de prince dépossédé.

Cuchillo avait bondi sur ses pieds, l'œil enflammé.

—Tais-toi, fit-il d'une voix sourde, en portant la main à sa ceinture, sur le manche de son couteau ; tais-toi, ou je fais un malheur !

Louis Clermont le regarda un instant, en silence, puis, éteignant l'ironie de son regard, il reprit tranquillement, mais d'une voix conciliante :

—Voyons, calme-toi. Que diable, tu es plus chatouilleux qu'une chatte amoureuse. Je n'ai pas voulu t'insulter... mais seulement te dire ceci... C'est qu'ayant été riche, ayant eu une position dans le monde, j'aurais plus le droit de me plaindre que toi ; d'autant plus que je suis le plus âgé ; que l'avenir, pour moi, est par conséquent plus court, et que, dans le présent, je n'ai pas

même la consolation, comme toi, d'avoir pour maîtresse qui m'adore, "la marquessa," la plus jolie femme des deux mondes !

IV

OU CUCHILLO SE FAIT CONNAITRE

En entendant prononcer ce nom de femme, Cuchillo tressaillit, et son front s'assombrit encore.

— Hélas ! murmura-t-il, c'est là un de mes désespoirs. Oui, Mariquita est une femme adorable, et dont l'amour m'a rendu bien heureux..., dans d'autres conditions... Ah ! que de fois, pendant ma triste jeunesse... j'ai rêvé une femme semblable, belle, riche, spirituelle...

— Eh bien, tu l'as ?

— Oui, mais en me cachant, mais humilié de ma misère, de mon humble condition, du peu d'honneur que je lui fais... honteux de tout recevoir d'elle et de ne pouvoir rien lui donner.

— Imbécile ! Tu lui donnes plus que tu n'en reçois, puisqu'elle t'aime ainsi ! La marquessa est une fille ardente et sans préjugés, qui prend son plaisir où elle le trouve, sans s'inquiéter du tiers ni du quart, à qui tu plaisais et que tu es, et peut être par conséquent tel. Cela la change de la fadeur de ses autres amours...

Cuchillo serra les poings.

— Ah ! tu vois bien qu'elle en aime d'autres, qu'elle me trompe ! fit-il avec un accent de rage douloureuse.

— Je n'en sais rien.

— Et moi, j'en ai pour. Voilà trois mois que je ne l'ai vue. A chaque instant, je dois m'éloigner d'elle, la laisser, là-bas, à Buenos-Ayres, entourée de tous les hommages et de toutes les propositions, pendant que j'erre, comme un damné, dans cette « pampa » maudite, ou m'enferme la nécessité de vivre...

« Oh ! que je souffre ! ajouta-t-il, avec un geste de colère plus désespérée que menaçante.

— Parole d'honneur, tu es un drôle de bonhomme, reprit Louis Clermont, en le considérant avec un mélange d'étonnement dédaigneux et d'indulgence sympathique... et tu mériterais bien que je te lâchasse un de ces matras. Mais c'est plus fort que moi, je ne puis m'y décider...

« Si niais que tu sois, notre vie est liée, à présent... A deux nous pourrions plus facilement nous tirer d'affaire. Tu ne manques ni de résolution, ni d'intelligence, au moment de l'action, et tu pourras m'être utile, quoi qu'il arrive. Seulement tâche d'avoir un peu de bon sens.

« Mariquita est "prima donna" au théâtre de Buenos Ayres, elle gagne de l'argent... Ce n'est pas une vertu... Mais elle a un béguin, pour toi... Rien ne prouve qu'elle te remplace, quand tu n'y es pas... et puis, d'ailleurs... si tu n'y es pas, qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Tu n'as jamais aimé !

— Ma foi, non. Pas si bête ! Mais tu es moins jaloux que tu ne crois... Ce qui te chiffonne, c'est ta pauvreté, ton infériorité vis-à-vis d'elle... C'est de ne pouvoir te montrer à ses côtés, de ne pouvoir dire à tous :

« Cette femme qui vous éblouit, que vous applaudissez, que vous désirez tous, elle est à moi ! »

« Je comprends cela, d'ailleurs ; ce n'est pas la peine d'avoir une jolie femme à la mode, si personne n'en sait rien !

Cuchillo s'était recouché et se taisait.

— Mais c'est de ta faute, après tout, poursuivit le vieux

forçat. Elle t'a vingt fois offert la moitié de tout ce qu'elle possède...

— Jamais ! répliqua Cuchillo, d'une voix sourde. Jamais je n'accepterai... Entré par elle, n'est-ce pas ?

— T'es bien dégouté ! ricana l'autre. Si elle me l'offrait...

— Et puis, je n'aurais plus le droit de la tuer... le jour où je serais sûr qu'elle me trompe.

— Au contraire... S'element tu aurais toujours eu ta part du magot.

— Tu n'es qu'un misérable ! Laisse-moi ! Tu me fais horreur !...

Louis Clermont haussa les épaules.

— Monsieur est un saut, répliqua-t-il, et c'est une erreur judiciaire qui l'a envoyé au bague ! Mille excuses, monseigneur ! Cuchillo se redressa, le visage enflammé, le regard étincelant.

— Tu sais bien que non ! s'écria-t-il, un homme qui éprouve le besoin de dire tout haut, une bonne fois, ce qui l'étouffe depuis longtemps. J'avais tué, c'est vrai ; mais ce n'était pas pour voler comme on l'a prétendu bêtement.

« Je ne suis pas un voleur, moi, ou, du moins, je ne l'étais pas, bien que dix ans de bague aient fait de moi le bandit que je suis, sans scrupule, et prêt à tout pour reconquérir une existence moins atroce. Si j'ai tué ce malheureux, c'est que le lâche m'avait jeté à la face ma naissance, comme tu viens de le faire tout à l'heure, m'avait appelé bâtard, comme toi, il y a quelques minutes !

— Tu me l'as déjà dit !

— Et tu ne m'as pas cru ?

— J'en ai douté longtemps... mais, à présent que je te connais mieux... j'ai bien peur que ce ne soit vrai.

— A présent je ne sais si je vaud mieux que toi ; mais, si j'avais eu une famille, si j'avais été riche, comme tu l'as été, jamais je ne serais arrivé où j'en suis, où tu es allé par goût, par la tendance de ta nature mauvaise et qui a la passion du vice.

— Continue, ne ménage pas ma modestie. Je suis ouloté. Tu ne me feras pas rougir !

— Oui, poursuivit Cuchillo avec emportement, sans écouter son interlocuteur, et parlant plutôt pour lui-même que pour celui qui l'écoutait, cependant, avec attention, malgré des airs de feinte indifférence et d'ironie moqueuse ; — oui, ce qui m'a rendu criminel, c'est de m'être senti intelligent, capable d'arriver et de faire quelque chose, comme tant de gens qui m'entouraient, qui ne me valaient pas, et qui réussissaient ; qu'on respectait, qu'on adulait, tandis que je restais misérable et humilié !

« Toi, tu as été riche, tu avais un beau nom, tu appartenais à cette société où je ne pouvais pénétrer ; moi, j'étais un bâtard, le fils de l'amour, enfant d'une pauvre fille abandonnée, qui portait un nom ridicule, qui est mon seul vrai nom, Pruneau ! C'était peut-être une excellente création... Qu'en sais-je ? C'est à peine si je l'ai connue.

« J'avais quatre ou cinq ans, quand elle mourut de misère, me laissant sur le pavé où j'étais né, à Toulouse. On me flanqua aux orphelins... C'est là que j'ai grandi... puis un maître d'institution eut besoin d'un domestique... Il me prit... J'avais seize ans.

« J'étais intelligent... Il s'intéressa à moi... me fit travailler, m'employa comme "pion" dans son institution... C'est alors que je m'engageai dans l'enseignement.

— Jolie carrière et qui mène loin ! interrompit Louis Clermont.

—Non, certes, mais carrière honorable, après tout, et qui était au-dessus de celle que je pouvais espérer, étant donné mon point de départ. J'y ai pourtant bien souffert.

« J'étais jeune, j'étais beau garçon, j'étais ambitieux... je voyais la vie pleine de jouissances et de fruits savoureux, hors de ma portée. C'était déjà beaucoup, paraît-il, qu'on me laissât voir. Ne m'appelais-je pas Pruneau ? — Père inconnu, enfant de l'amour et du hasard !

« J'avais la passion des femmes et des plaisirs ; mais j'avais horreur des femmes communes et faciles, les seules qui fussent à ma portée, et des plaisirs à bas prix qui charmaient mes collègues.

« Un jour, pourtant, une femme, telle que je la rêvais, parut me distinguer... J'avais alors vingt-sept ans, et toutes mes passions accumulées débordaient en moi, me rendaient presque fou.

« Un autre... un jeune homme riche, portant un beau nom... la courtisait aussi... Cela me rendit enragé... Je le provoquai. Il refusa de se battre, disant qu'on ne croisait pas le fer avec le fils naturel de la " fille " Pruneau. Celle que j'aimais était là ! Je crus que j'allais mourir de honte et de rage.

« Qu'aurais-tu fait à ma place ?

—Je me serais vengé, dit Louis Clermont.

—C'est ce que je fis, reprit Cuchillo. Je le guettai plusieurs jours. Enfin je le rencontrai seul, un soir, hors de la ville.

—Et tu l'assassinâs !

—Oui, mais cela ne s'est point passé comme tu crois. J'allai à lui... Je lui renouvelai ma provocation. Il me renouvela son insulte... Je le menagai de le souffleter en public... Il me répliqua qu'il déposerait une plainte en police correctionnelle...

« C'était la honte, le ridicule pour moi, et mon pain perdu... Je vis rouge... Je me jetai sur lui... J'étais fort, comme je le suis toujours... Je l'étendis sous mes pieds, et, fou, ne sachant plus ce que je faisais, je ramassai une pierre et lui broyait le crâne !...

La sueur inondait le visage de Cuchillo. Tout son corps tremblait et ses yeux lançaient des éclairs farouches.

Il était effrayant.

—Pas mal, interrompit son compagnon qui semblait considérer cette violence et cette fureur avec une satisfaction secrète. Pas mal, seulement il ne fallait pas te faire piécer... ni lui prendre son porte-monnaie.

—Tu en as menti ! hurla Cuchillo, hors de lui et grinçant des dents. Ne répète pas cela... ou...

—Ce n'est pas moi qui le dis... mon bon, c'est ton jugement.

—Oui, jugement infâme... dont le souvenir me brûle et me tue ! Non, je n'ai pas volé... Non ! non ! Est-ce que tu ne me crois pas ?

—Mais... si !

—Je m'étais enfui... en le voyant mort. On ne trouva son corps que le lendemain matin... On ne m'arrêta que trois jours après... Quelque rumeur aura passé par là, après une juste vengeance, et dépouillé ce cadavre... je n'ai pu le prouver... et...

—Et on t'a collé vingt ans de travaux forcés, pour assassinat suivi de vol. C'est là ce qui m'a procuré le plaisir de faire ta connaissance. Nous sommes devenus compagnons de chaînes, et, comme tu étais moins brute que les autres, comme j'étais un homme du monde... qui avait « mal tourné », nous nous sommes liés d'amitié... pour la vie, n'en doute pas.

« Deux lapins de notre espèce, intelligents, malins, instruits et résolus, n'ont pas dit leur dernier mot à la destinée. Il y

aura encore de beaux jours, crois-moi, pour Louis Clermont et Jean Pruneau, dit Cuchillo.

Cuchillo était retombé sur sa couverture et avait repris son silence farouche.

Il secoua la tête.

—C'est impossible ! murmura-t-il.

—Bast ! Il n'y a rien d'impossible. Il suffit d'échapper aux argousins et de mettre la main sur une bonne occasion. Songe, Bibi de mon cœur, que nous avons d'immenses avantages sur les brutes infectes qui d'ordinaire ornent le bagne de leur présence et se mettent en lutte contre les lois établies. Ils sont ignorants, mal f..., patauds ou écourants à la vue ; incapables de jouer un rôle, de faire autre chose que de chaparder et de chouriner, au hasard, sans habileté, comme sans but... que celui de manger. Tout les désigne, tout les dénonce : leurs façons, leur type.

« Nous, c'est différent. J'ai l'air d'un monsieur, quand je veux. Toi aussi. Nous n'avons qu'à nous décrasser et à nous surveiller... et on nous prendra, n'importe où, pour d'honnêtes gens bon teint.

« C'est une force qu'on décuplée par notre union... Je te dis que l'avenir nous appartient... si nous ne sommes point des maldroits...

—Est-ce que tu as une idée ? demanda brusquement Cuchillo, en se relevant sur son coude.

—Non, mon bon, J'ai mieux que ça !

—Quoi donc !

—J'ai l'œil ouvert, et je suis prêt à tomber, comme un jaguar, sur la première occasion qui passera. Tout me sera bon et rien ne m'échappera.

En ce moment, les chiens, couchés près de la voiture, se levèrent en aboyant.

—Tiens, une visite ! ricana Clermont.

En effet, une silhouette d'homme venait d'apparaître à quelque distance.

V

LE VISITEUR

C'était, comme on s'en doute, celle du " gauchon " démonté dont nous avons, d'abord, suivi la course effrénée, et que nous avons quitté au moment où, devinant non loin l'existence d'un " corral," il se crut sauvé.

Plus d'une heure s'était écoulée depuis ce moment, et il n'avait pas fallu moins de temps au malheureux épuisé pour franchir, en se traînant, les quelques centaines de mètres qui le séparaient du salut.

Au moment où les chiens endormis se réveillaient, en flairant l'approche d'un étranger, il s'était arrêté prudemment, car ces animaux, non moins sauvages que les maîtres qui les emploient, l'eussent déchiré, dévoré, s'il avait fait quelques pas de plus ; puis il avait frappé trois fois ses mains ouvertes l'une contre l'autre, de façon que les doigts de la main droite fissent un bruit sec sur la pomme de la main gauche.

C'est la manière de sonner à la porte, dans l'Amérique du Sud, et il y aurait péril à négliger cette formalité.

—Tu ne te trompais pas ! murmura Cuchillo en se levant. C'est un hôte qui nous arrive.

—Comment diable est-il à pied ? répliqua Louis Clermont. Il lui sera arrivé quelque malheur.

Sans l'écouter Cuchillo s'était avancé vers le nouveau venu,

suivi des chiens, le poile hérissé et les crocs à l'air mais silencieux depuis que les choses se passaient suivant les règles.

— "Ave Maria ! " * dit l'étranger, quand celui qui venait au devant de lui fut à sa portée.

— Que Dieu te garde, " amigo," répliqua Cuchillo en espagnol. Que veux-tu ?

— L'hospitalité. Je suis perdu, affamé, mort de soif et de fatigue. Mon cheval est tombé au moment du pampero, et je n'ai plus la force de me traîner, répliqua le gaucho égaré, en espagnol également.

— Sois le bienvenu, fit Cuchillo, en lui tendant la main. Viens, amigo, et prends place au foyer. Allez coucher vous autres, dit-il, en s'adressant aux chiens, qui semblaient attendre les résultats du colloque, prêts à se jeter sur l'intrus, si leur maître leur faisait un signe.

Voyant de quoi il s'agissait, ils obéirent aussitôt, et retournèrent prendre leur place aux côtés de la voiture, fixant avec un reste de méfiance leurs yeux jaunes et brillants sur l'hôte accepté.

En arrivant près du foyer, le voyageur se laissa tomber lourdement, comme un homme qui est à bout de forces.

Ses traits tirés, ses yeux enfoncés, tout révélait sa fatigue et ses souffrances.

— À boire ! murmura-t-il.

— Tics, prends d'abord une goutte de cana ! s'écria Louis Clermont, qui s'était levé aussi. — Il lui passa une gourde pleine. — Il n'y a rien de tel, quand on est épuisé.

Le gaucho saisit la gourde avec avidité et la vida presque à moitié

— Ouf ! fit-il enfin. Merci... Oui, cela soulage et redonne un peu de vigueur.

Tout en parlant, il regardait les deux compagnons avec une grande attention et une sorte d'inquiétude, inquiétude que nous avons déjà signalée, alors qu'il traversait la pampa, au triple galop de son cheval, avant l'ouragan de sable.

Eux aussi, le regardaient de côté, mais en évitant qu'il s'en aperçut, habitués, qu'ils étaient aux règles de la bienfaisance et de la fraternité du désert, où tout le monde se tutoie, où nul ne doit se permettre d'interroger l'hôte que le hasard lui amène.

— Maintenant, tu vas prendre le " maté," poursuivit Cuchillo ; et, dans un quart d'heure, le mouton étant cuit, tu pourras terminer ton repas. Par là dessus, un bon somme, et, demain, il n'y paraîtra plus !

Pendant que Cuchillo parlait, Louis Clermont préparait le " maté," † c'est-à-dire que, dans une calchasse de forme allongée, couverte d'arabesques d'argent, il versait un peu d'eau bouillante sur quelques pincées de feuilles sèches de " yerba," réduites en poudre.

Ceci fait, il plongea, dans le liquide brûlant, un tube creux, en argent, et offrit le tout au gaucho, qui se mit incontinent à aspirer le breuvage, avec un air de satisfaction profonde.

* C'est la formule habituelle du salut dans le campo.

† Le " maté " est une plante qu'on récolte au Paraguay, et qu'on appelle " yerba," c'est-à-dire l'herbe par excellence. Elle a quelque analogie avec le thé, mais ces vertus nutritives et réconfortantes la rapprochent de la " coca " du Pérou. Tout le monde en use à La Plata ; et, à quelque heure de la journée qu'on arrive dans une maison, on vous sert l'infusion brûlante. On prétend qu'on pourrait vivre plusieurs jours sans manger, rien qu'en mâchant des feuilles de maté.

Au fur et à mesure qu'il buvait, une transformation s'opérait en lui. On eût dit que la vie lui revenait. Son regard paraissait plus clair et moins hésitant, ses membres affaiblis se redressaient.

Cela avait quelque chose de miraculeux.

Louis Clermont et Cuchillo, connaissant tous deux les vertus extraordinaires du " maté," n'en semblaient point surpris. Le " maté, la " yerba " comme disent les créoles, est la Providence du " gaucho." Seul, cette plante lui donne la force nécessaire pour braver et supporter les fatigues de sa vie pénible.

Le maté remplace le vin, le café, le pain ; il suffit à tout et conserve, à ceux qui en usent, la santé, dans des conditions où, sans lui, l'anémie et les privations briseraient les hommes les plus vigoureux.

Pendant ce temps, Louis Clermont ne quittait pas son hôte du coin de l'œil, et, tout en s'en cachant le mieux possible, l'analysait des pieds à la tête, avec une attention étrange.

En entendant sa voix, il avait même trébuché légèrement, et il était visible qu'il eût voulu l'envisager de plus près et d'une façon plus approfondie.

En lui remettant la calchasse pleine d'infusion, il s'était même penché en avant, plus qu'il n'était nécessaire, pour étudier rapidement ses traits.

Malheureusement les circonstances ne s'y prêtaient guère. La nuit était venue, on se le rappelle, la lune disparaissait à l'horizon, et le triste feu, alimenté par la bouse de vache et les têtes de moutons, jetait une lueur incertaine, qui brouillait les objets plus qu'elle ne les éclairait.

— Merci, amigos ! dit enfin l'étranger en se secouant avec un air de bien-être. Me voilà remis. Si je n'avais rencontré par hasard votre campement, j'étais un homme mort avant le lever du soleil prochain.

— Tu viens, sans doute de loin ? répliqua Cuchillo avec un ton de sympathie.

— Oui, de Chivilcoy.

Cuchillo ne put retenir un geste de vive surprise, et ouvrit la bouche pour exprimer soudainement cette surprise ; mais Louis Clermont, qui se trouvait près de lui, lui donna un violent coup de coude, et Cuchillo referma brusquement la bouche, sans faire aucune observation.

C'est qu'en effet, le gaucho venait évidemment de mentir. Chivilcoy se trouvait à peine à une vingtaine de kilomètres du campement, et le voyageur, d'après la direction dans laquelle il avait abordé le corral, ne pouvait venir de cette dernière ville, et semblait plutôt marcher vers elle.

— Le pampero t'a surpris en route ? répliqua Louis Clermont avec vivacité.

— Oui, ami.

— Heureusement, qu'il n'a pas duré, car, démonté comme tu l'ai, tu n'aurais pu y résister. C'est un accident qui a tué ton cheval ?

— Il est tombé, foudroyé par un coup de sang, au moment où l'ouragan détalait.

— Parbleu, quand on court trop vite et trop longtemps en pareille circonstance, c'est ce qui arrive ; sans cela, le cheval de la pampa résiste à tout, poursuit le vieux forgeron d'un air indifférent.

Cependant, à cette observation, l'étranger tressaillit, et l'on eût pu voir une légère pâleur envahir ses traits sous la coucho dont le soleil et la poussière les avaient revêtus.

—Oui, fit-il, d'une voix hésitante, je venais de loin et j'ai
lais vite... Je vous dirai, demain, les raisons...

—Personne ne t'interroge, interrompit Ouchillo. Nous ne
sommes pas des gendarmes; et, dans la pampa, un hôte est tou-
jours bien venu, d'où qu'il vienne, où qu'il aille.

—La festin est prêt, dit tout à coup Olermont.

En même temps, de son large couteau, il enleva au mouton
ombroché un énorme morceau de viande saignante, plus long que
large, qui pouvait bien peser deux à trois livres, et la passa à son
interlocuteur, à la pointe de ce même couteau.

Celui-ci le saisit avidement de la main, en introduisit une
extrémité dans sa bouche, tira son couteau de sa ceinture, trancha
la chair au ras des lèvres, et se mit à dévorer sa pitance, en usant
du même procédé, à chaque touchée, ainsi que ses deux compa-
gnons.

O'est ce que l'on appelle un repas à la Plata.

Il n'y en a point d'autre pour les gens du peuple, les gau-
chos, les trois quarts de la population.

Un morceau de viande presque crue, sans sel, sans pain, sans
assiette ni fourchette, à même lequel on mord, pendant que le
couteau détacha la bouchée déjà saisie par les dents, tels sont
les festins sous ce beau ciel et sur cette terre aride.

Pendant une demi-heure, les trois compagnons se livrèrent
consciencieusement à cet exercice, sans boire.

Puis, quand leur faim fut apaisée, Louis Olermont débrou-
cha le mouton, dont il restait les neuf dixièmes, et le jeta aux
chiens, qui achevèrent de le dépecer, sans y mettre beaucoup
moins de formes que n'en avait mis leurs maîtres.

Ce fut alors le tour du maté, que chacun aspira à tour de rôle,
dans le même récipient, à l'aide du même tube en argent, ainsi
que cela se pratique dans la République-Argentine, même chez
les gens les plus distingués, où, fût-on vingt personnes, hommes et
femmes de tout âge, une négresse remplit sans cesse, de feuilles
pulvérisées et d'eau bouillante, l'unique calabasse armée de son
unique halum-au d'argent, auquel chacun pose ses lèvres, après
son voisin et prédécesseur.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement
(outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce
feuilleton.

VARIÉTÉS

Mme X... veuve, donc l'unique souci est de soigneusement
cacher ses quarante ans, a, le jour de sa fête, invité des amis
à dîner.

Tout à coup, Taupin se lève, prend un verre et, s'adressant
glamment à la maîtresse de la maison :

—Je suis heureux, madame, de porter un toast à vos qua-
rante-cinq ans !

* * *

Un affreux scélérat est condamné à mort pour avoir assassiné
une demi-douzaine d'individus.

De Mazas, il écrit à un de ses cousins. Celui-ci s'empresse
de ne pas lui répondre.

Le condamné, avec une profonde amertume :

—L'ingrat ! Voilà bien les parents !

Après cela, sacrifiez-vous donc pour procurer un peu de
notoriété aux personnes de votre famille !

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes
qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et
ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil
sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se
procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme
aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou
qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuite-
ment (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des
numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Novioiat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Novioiat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cinqième ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Meurtriers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut
choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de
quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra
gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exil ; l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames
de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont
coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'au-
cun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme
suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne
peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements par-
tent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à
domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission
sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des
valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Urag, Montréal.